

L'AGENDA

LE DEVOIR

SEMAINE DU 14 AU 20 MARS 2015

À ne pas
manquerBébés à vendre :
la fiction
et la réalitéAMÉLIE GAUDREAU
Le Devoir

Les chaînes spécialisées à Cogeco tentent de marquer un grand coup cette semaine en présentant un projet commun : *Le berceau des anges*, à la fois une série de fiction inspirée de « faits réels » et un documentaire qui donne un éclairage plus « historique » à ces faits : la mise au jour d'un réseau de vente d'un millier de bébés québécois nés de mères célibataires, principalement à des couples juifs fortunés américains et du Canada anglais, en 1954. Un grand coup parce que Séries + a choisi de diffuser cette production originale en rafale, quatre soirs de suite, plutôt que d'opter pour la traditionnelle présentation d'un épisode par semaine. Le changement d'habitudes des téléspectateurs, qui sont de plus en plus enclins à engouffrer tout d'un coup les séries qu'ils regardent, y est sans doute pour quelque chose. Historia complète cette offre en diffusant son documentaire, qui démêle la réalité de la fiction, tout de suite après le générique de fin du dernier épisode.

La série *Le berceau des anges* raconte en parallèle l'enquête conjointe des polices new-yorkaise et québécoise (la « police provinciale » n'est pas clairement nommée...) pour mettre la main au collet des responsables des cliniques privées montréalaises qui s'adonnent à ce commerce immoral ainsi que le destin d'une jeune mère célibataire en devenir débarquée dans la métropole pour donner naissance à son enfant à l'hôpital de la Rédemption et qui le fuit pour aller dans une de ces fameuses cliniques privées dans l'espoir de pouvoir garder son bébé.

Pour donner vie à cette série historique, on a fait appel à un vieux routier en la matière, le scénariste et écrivain Jacques Savoie (*Les Lavigneurs, la vraie histoire, Les orphelins de Duplessis, Bombardier*), et au réalisateur Ricardo Troggi (*1987, Montréal-Québec*). À la lumière des deux premiers épisodes, on est tentée de dire que *Le berceau des anges* ne passera pas à l'histoire. Les interprètes, au premier chef Sébastien Delorme et Eve Durenceau en enquêteurs en action et Sandrine Bisson en vendeuse de bébés peu recommandable, font ce qu'ils peuvent pour rendre crédibles leurs personnages relativement unidimensionnels. La réalisation de Troggi, compétente dans les circonstances, n'arrive pas à camoufler les lacunes du scénario, convenu, qui manque de références historiques claires et qui déplace même des événements quelques mois après qu'ils sont réellement arrivés... C'est du moins ce qu'on comprend en écoutant le volet documentaire, certes pas très bien pourvu en matière d'archives visuelles, mais fort instructif pour comprendre la nature de ce commerce troublant qui avait d'abord été révélé par... un journaliste du *Devoir* et ses conséquences à long terme. Cela dit, il est fort probable que la seconde moitié de la série soit plus réussie. C'est ce qui est souhaitable pour un sujet aussi intéressant, riche et pertinent. A voir, malgré ce début pas très convaincant.

Et ce n'est pas le Dr Masters, gynécologue réputé, qui conserve la froideur et la distance attendues.



SUPER ÉCRAN

Et ce n'est pas le Dr Masters, gynécologue réputé, qui conserve la froideur et la distance attendues.

composent une extraordinaire mosaïque autour de la question de l'essence et de l'existence pour un homme et une femme à l'époque et encore maintenant.

Surtout, dans ce portrait global, ce n'est pas le Dr Masters, gynécologue réputé, qui conserve la froideur et la distance attendues. Bien au contraire. Virginia Johnson, jouée par l'admirable Lizzy Caplan, incarne le vrai personnage fort de cette production subtilement féministe. Elle élève ses enfants seule. Elle travaille. Elle aime le sexe. Elle l'assume. Tout ça dans une société encore très machiste où la seule évocation d'un orgasme féminin tient de la grossière indécence. Quand on y pense, en anglais comme en français, c'est bien plus à elle qu'aurait dû faire référence le titre de cette très réjouissante série...

Masters of Sex
(version française)

Super Écran, les mercredis à 21 h
Également disponible sur demande et en ligne

Pixels
en vracTrophées,
monuments
et têtes
couronnéesAMÉLIE GAUDREAU
Le Devoir

La cérémonie des Jutra s'annonce prévisible. Après avoir été récompensé à Cannes, aux César et aux prix Écrans canadiens, le *Mommy* de Xavier Dolan risque de faire le plein aux Jutra. Reste le gala. Pour une deuxième année consécutive, on a fait appel à l'animatrice Pénélope McQuade comme maîtresse de cérémonie. On lui a adjoint un nouvel acolyte, le comédien et animateur Stéphane Bellavance, celui de l'an passé, Laurent Paquin, ne semblant pas avoir accompli de façon satisfaisante sa tâche de contrepartie comique... Autre nouveauté : Radio-Canada se donne des airs hollywoodiens en diffusant tout juste avant le gala une émission de tapis rouge. Les paillettes seront sans doute beaucoup moins scintillantes que chez nos voisins du Sud et les questions posées aux vedettes, on l'espère, un peu moins insipides...

La soirée des Jutra, Radio-Canada, dimanche, dès 19h30



Toujours debout, et toujours porteurs

Cette courte série documentaire française nous fait visiter le ventre et l'esprit de trois lieux symboliques des civilisations qui les ont mis au monde : la basilique Sainte-Sophie d'Istanbul, les tombeaux de Pétra et le Colisée de Rome. Exploration architecturale, archéologique et philosophique.

Monuments éternels, à TV5, lundi, 20 h

La vraie de vraie fin

Après neuf saisons, six téléfilms et un film, la « franchise » *Lance et compte* devrait enfin se terminer véritablement cette semaine. Son auteur, Réjean Tremblay, a annoncé cette neuvième saison comme l'ultime tour de patinoire des Lambert, Mercier, Gagnon et compagnie. Et pour cet ultime épisode, il nous fait plaisir en propulsant le National de Québec en séries éliminatoires...

Lance et compte, à TVA, lundi, 21 h

Des têtes couronnées malcommodes

La bande-annonce roule beaucoup depuis la cérémonie des Oscar. Elle laisse deviner une famille royale britannique fictive nettement moins disciplinée que la vraie. Du moins en apparence. Elizabeth Hurley incarne une souveraine qui doit dompter sa famille de malcommodes dans cette première série de fiction de la chaîne américaine E!, spécialisée dans les télé-réalités et les biographies-chocs de vedettes populaires. CTV la relaie au Canada. Une curiosité...

The Royals, à CTV, jeudi, 21 h



SUPER ÉCRAN

La série s'appuie sur une biographie éponyme de Thomas Maier racontant « la vie et le temps » de Masters et Johnson, qui ont entrepris en 1957 des recherches savantes sur la sexualité humaine.

TÉLÉVISION

Maîtres des illusions

Super Écran diffuse *Masters of Sex*
en version françaiseSTÉPHANE BAILLARGEON
Le Devoir

Les jeux de mots sont toujours compliqués à traduire, même, voire surtout, quand ils annoncent du coqui-n, surtout quand le nom du héros ajoute en ambiguïtés. Le roman *50 Shades of Grey* fait en même temps référence à des parts ombragées et à la couleur grise qui donne son nom au héros de l'histoire salée. Bref, on y retrouve tout ce que ne rend pas justement le titre *Cinquante nuances de Grey* de l'édition française.

Le même problème se pose avec *Masters of Sex*. En l'occurrence, « Masters » évoque William Masters (Bill, joué par Michael Sheen), docteur en médecine, qui, avec son assistante Virginia Johnson (Lizzy Caplan), a formé un tandem pionnier des études de la sexualité il y a un demi-siècle. Rendre cette trouvaille par *Les maîtres du sexe* aurait été un brin ridicule, alors Super Écran a décidé de conserver le titre original en précisant que la chaîne diffuse une version française. Très bien.

Nous y voilà donc. La création a commencé sa vie très utile en 2013 sur la chaîne Showtime. La troisième saison est attendue plus tard cette année.

Il s'agit d'une série historique campée dans un passé rapproché. *Masters of Sex* surfe sur le tsunami de soudaines passions pour les années 1960 déclenchées par la série *Mad Men*, campée dans le milieu new-yorkais de la publicité. D'autres ont tenté de surnager, dont *Pan Am*, avec de fabuleux moyens. Il n'y a que *Masters of Sex* pour prétendre rivaliser avec le fabuleux portrait de groupe des hommes et femmes de la pub au bord de la crise existentielle.

Au fond, les deux succès reposent sur une même idée, ou plutôt sur un même objet social total, dans un cas la publicité, dans l'autre, la sexualité. Toute une société, toute une époque se révèlent à travers ce

prisme complexe. Et comme toujours, en se penchant sur l'abîme d'un temps révolu, une grande œuvre plonge au plus profond de nous-mêmes, maintenant.

La série s'appuie sur une biographie éponyme de Thomas Maier racontant « la vie et le temps » de Masters et Johnson, qui ont débuté en 1957 des recherches savantes sur la sexualité humaine, d'abord au sein d'un hôpital, puis dans leur clinique privée. Le tandem en sarrau a appuyé ses conclusions et la publication d'un rapport devenu célèbre sur l'examen de centaines de relations sexuelles consommées en laboratoire.

La force de la proposition repose sur une oscillation constante entre les vies professionnelles et personnelles des protagonistes. D'un côté, les sexologues prétendent aborder froidement la question. Le Dr Masters et M^{me} Johnson expérimentent ensemble pour le seul bien de la science, évidemment. D'un autre côté, leurs familles et leurs rapports interpersonnels se complexifient. Et ce qui se passe là explique peut-être ce qui se produit ici.

La production a aussi l'audace et l'intelligence de traiter le sujet de manière frontale, sans cachotterie, en quelque sorte comme il se présentait aux chercheurs s'aventurant dans ces eaux troubles. Mieux : cette perspective clinique reproduit dans la création télévisuelle le protocole d'observation imposé au laboratoire, avec le même effet troublant. Au fond, au fin fond, la leçon essentielle livrée par cette production maîtresse, c'est bien que le sexe n'est jamais qu'une simple affaire biologique, génitale, technique.

Dans un des plus grandioses épisodes, *The Fight*, les deux amants-savants poursuivent leurs recherches en secret, à l'hôtel, tandis que la télévision transmet le combat de 1958 entre Archie Moore et Yvon Durelle et qu'à l'hôpital un couple doit décider du sort de son poupon né avec une anomalie hermaphrodite. Les longs échanges

33^e FIFA
19 – 29 mars
2015
Montréal

artfifa.com

Cinémathèque québécoise — Centre Canadien d'Architecture — Musée des beaux-arts — Centre Phi — Musée McCord — Grande Bibliothèque — Pointe-à-Callière — Place des Arts — Université Concordia — Musée d'art contemporain — Université du Québec à Montréal — Carrefour des arts et des sciences de l'UdeM — Société des arts technologiques — VOX

Festival International
du Film sur l'ArtLE DEVOIR
LIBRE DE PENSERLe berceau
des angesSéries +, de lundi 16 à
jeudi 19 mars à 21 hLe berceau
des anges :
le documentaire

Historia, jeudi 19 mars à 22 h

NOTRE SÉLECTION ★ CINÉMA

NOUVELLES CRITIQUES

Song of the Sea (Le chant de la mer)

★★★★1/2

Il était une fois deux gamins, Ben et Saoirse. En compagnie de leur veuf de père, ils vivaient tout un haut d'un phare, heureux et libres, un peu comme ces phoques qui s'ébattaient dans la mer, en contrebass. Muette malgré ses six ans, Saoirse partageait d'ailleurs avec eux un lien étrange, surnaturel. Il était une fois un cinéaste irlandais, Tomm Moore. Inspiré par les mythes celtes de son pays, il conçut un long métrage d'animation d'une beauté plastique rare. Il était une fois un critique de cinéma qui, ébloui par ce qu'il vit, renoua avec certaines émotions qu'il croyait pour toujours enfuies, à l'instar de son enfance soudainement retrouvée. Il était une fois un film capable de conjurer tout cela. Parce que fabuleux. Parce que magique.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Tombouctou (Timbuktu)

★★★★1/2

Cinéaste à la filmographie clairsemée même après plus de 20 ans de carrière (l'avant-dernier film, *Bamako*, remonte à 2006), Abderrahmane Sissako, Mauritanien ayant vécu au Mali et maintenant établi en France, s'attaque, sans mauvais jeu de mots, à l'islamisation radicale. La vie de paysans, de villageois et d'une famille touareg du Mali est bouleversée lorsque des djihadistes s'installent dans les environs pour imposer leur loi, eux qui n'aiment ni la musique, ni l'excentricité, ni l'indolence. Plutôt qu'une charge violente et hargneuse, le cinéaste insuffle beaucoup de poésie, et d'humour, à cette situation alarmante, offrant un magnifique portrait aux contours sinueux, toujours d'une grande beauté.

ANDRÉ LAVOIE

Leviathan

★★★★1/2

Fresque russe du grand cinéaste Andrey Zvyagintsev (*Le retour, Elena*), *Leviathan*, primé à Cannes et aux Golden Globes, mis en nomination pour l'Oscar du meilleur film en langue étrangère, est une métaphore magnifique et implacable de la Russie corrompue et une fable ultraréférencée sur l'homme seul face aux forces maléfiques qui le broient. Portée par des images spectaculaires de paysages de bord de mer, de carcasse de baleine et de bateaux, ainsi que par la musique de Philip Glass, cette histoire d'un homme qui refuse de céder sa maison, son garage et son lopin à plus puissant que lui est traversée par un humour noir et une maîtrise cinématographique qui croulent parfois sous le poids de leur propre tragédie, mais qui atteignent au grandiose.

ODILE TREMBLAY

Paddington

★★★★1/2

L'ours orphelin imaginé par l'auteur Michael Bond en 1958 a fait son chemin du Pérou jusqu'à la gare de train Paddington, mais a surtout accompli un long périple entre le livre, la télé et, enfin!, le cinéma. Car disons-le tout net: ce passage sur grand écran est tout simplement éblouissant, grâce à la direction inspirée de Paul King, qui signe une œuvre magnifique, fourmillant de trouvailles visuelles et de références, certaines pour les grands, d'autres pour les enfants. Si ce beau petit nounours se cherche une famille au cœur de Londres, et prend tous les moyens pour y parvenir, il va surtout rallier à sa cause une nouvelle génération d'admirateurs. On espère qu'elle sera sensible au message de tolérance et de générosité, jamais appuyé, souvent émouvant.

ANDRÉ LAVOIE

'71

★★★★

Piégée dans un Belfast hostile, une jeune recrue britannique tente de survivre durant une nuit cauchemardesque en pleine période des Troubles. '71 marque les débuts furieusement prometteurs du cinéaste Yann Demange, dont la mise en scène s'avère souvent inspirée. Confinée à quelques heures d'angoisse et de périls, l'action de ce voyage au bout de la nuit finit par revêtir les atours d'un cauchemar éveillé, celui d'une recrue qui, paradoxalement, n'était pas préparée à affronter la réalité.

FRANÇOIS LÉVESQUE

A Girl Walks Home Alone at Night

★★★★

Campé dans une ville iranienne imaginaire mais tourné en Californie, ce film inclassable s'attarde aux déambulations nocturnes d'une jeune vampire coiffée d'un hijab qui, dans le décor inquiétant d'un quartier industriel décati, choisit ses victimes parmi les hommes du coin. Conte gothique fauché doublé d'une fable féministe fascinante, *A Girl Walks Home Alone at Night* tire avantage de son microbudget. En effet, l'épure de la direction artistique rétro et le noir et blanc granuleux plongent d'office le spectateur dans une atmosphère chargée d'onirisme et de poésie noire. Ana Lily Amirpour s'impose d'emblée comme une réalisatrice à suivre.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Gett - Le procès de Viviane Amsalem

★★★★

Pendant cinq ans, une Israélienne tente d'obtenir le divorce auprès d'une cour rabbinique manifestement décidée, à l'instar de son mari, à le lui refuser. Plaidoyer plein d'outrage et d'humour cinglant, ce huis clos judiciaire bénéficie d'une écriture fine et d'une réalisation des plus attentives. Vedette et coauteure, Ronit Elkabetz s'avère mémorable. Que le film parvienne dans les circonstances à faire rire, un peu, et à se faire porteur d'espoir, ultimement, tient du miracle.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Focus

★★★★

Trois ans après avoir enseigné les rudiments du métier à une ambitieuse arnaqueuse (Margot Robbie, piquante), un homme (Will Smith, curieusement sage, voire fade) la retrouve au bras du riche industriel de la course automobile qu'il s'appête à escroquer. Six ans après *I Love You Phillip Morris*, Glenn Ficarra et John Requa s'amuse de nouveau à faire rimer arnaque et romance. Si l'intrigue qu'ils ont imaginée se révèle finalement plutôt convenue, ils orchestrent non sans panache des coups de théâtre inattendus et des trouvailles imaginatives.

MANON DUMAIS

Still Alice

★★★★

Ce n'est pas le premier film traitant des tristes réalités entourant la maladie d'Alzheimer, dernier venu d'une suite remarquable de portraits de femmes affligées de lourdes pertes de mémoire (*Away from Her, Amour, Still Mine*). Le film du couple à la ville et tandem de cinéma Richard Glatzer et Wash Westmoreland (*The Fluffer, The Last of Robin Hood*), inspiré d'un roman à succès de Lisa Genova, évoque la pente descendante d'une universitaire brillante et ambitieuse à qui tout réussissait jusque-là. Mais à 50 ans, recevoir un tel diagnostic déclenche une douloureuse prise de conscience, surtout qu'elle risque tôt ou tard de perdre celle-ci. Au centre de cet univers élégant et douillet, où les personnages secondaires gravitent avec modestie autour de cette figure à la fois digne et tragique, Julianne Moore fait comme d'habitude: elle donne le meilleur d'elle-même, sans excès ni artifices.

ANDRÉ LAVOIE

The Babadook

★★★★1/2

Une jeune veuve dépressive et insomniaque découvre que le croque-mitaine que craint son fils existe bel et bien. A moins qu'il ne s'agisse que de l'incarnation d'une névrose? Ramené à sa plus simple expression, *The Babadook* traite de détresse psychologique et des conséquences insidieuses de celle-ci. La première partie mise beaucoup sur cet aspect et bénéficie d'une atmosphère discrètement insolite forgée à partir de détails du quotidien que l'auteur déforme juste ce qu'il faut. La seconde partie, plus proche du thriller, se meut en un jeu de cache-cache possiblement légal entre les quatre murs de la maison. L'ensemble, qui possède un ton particulier, tend vers ce que tout bon film d'horreur devrait chercher à accomplir: faire peur, et faire réfléchir.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Les merveilles

★★★★1/2

Lauréat à Cannes du Grand Prix du jury, ce film de l'Italienne Alice Rohrwacher, entre humour, poésie, naturalisme et magie, aborde le destin d'une famille écolo qui élève des abeilles en pleine cambrousse, jusqu'à ce que le monde extérieur, à travers un jeune délinquant en réinsertion chez elle et une émission de télé-réalité qui s'arrête au village, fasse souffler un vent d'amour et de rêve sur la tribu. La tendresse du ton, un peu monotone au départ puis nourri de fantastique, les beaux personnages de l'adolescente entre deux univers et du père tyrannique, auxquels s'ajoutent les scènes bucolico-surréalistes des prestations de villageois devant la caméra, plus une merveilleuse fée incarnée par Monica Bellucci, en font une œuvre de sensibilité troublante sur un monde qui bascule.

ODILE TREMBLAY

Chorus

★★★★1/2

Après son extraordinaire *Météore*, François Delisle crée un excellent film choral sur une ligne de tragédie. Cette histoire de couple séparé après l'enlèvement de son fils de huit ans (Sébastien Ricard et Fanny Mallette), réuni pour l'enquête et les funérailles à la suite des aveux du pédophile assassin, est aussi percutante que techniquement ciselée. Les scènes dramatiques ou nourries d'espoir s'emboîtent à merveille sur des images superbes en noir et blanc et une distribution sans faille incluant Geneviève Bujold et Pierre Curzi.

ODILE TREMBLAY

Les loups

★★★★1/2

La force des images et la qualité de l'interprétation (d'Evelyn Brochu, de Louise Portal et de Gilbert Sicotte en particulier) portent un film que son scénario, moins soutenu que dans ses œuvres précédentes, égare ici et là, de même que l'émotion qui n'est pas toujours au poste. Mais la charge du paysage-métaphore et la plongée dans une communauté en attente pour le meilleur et pour le pire cognent et impressionnent.

ODILE TREMBLAY

Kingsman: The Secret Service (Kingsman: Services secrets)

★★★★1/2

Vestige de l'ère des chevaliers, la société secrète Kingsman s'est donné pour mandat de protéger l'Empire britannique, et le monde en général. Sa cible du moment: un milliardaire dont le discours écologiste cache de sombres desseins. Aux trousseurs du vilain: un agent expérimenté et sa recrue, un tout jeune homme un peu fruste. L'ensemble bénéficie de l'interprétation savoureuse d'excellents interprètes ainsi que de l'énergie contagieuse et du savoir-faire considérable de Matthew Vaughn (*Layer Cake, Stardust*). Comme toujours, Vaughn multiplie les trouvailles visuelles, les touches subversives, et maintient un rythme allégre.

FRANÇOIS LÉVESQUE



REMSTAR

'71, de Yann Demange, avec Jack O'Connell, Sam Reid et Paul Anderson

American Sniper (Tireur d'élite américain)

★★★★1/2

Ou la vie, les faits d'armes, la déroute, puis la rédemption de Chris Kyle, le sniper le plus redoutable qui fût, avant, pendant et après ses quatre déploiements en Irak dans la foulée des attentats du 11 septembre 2001. *Tireur d'élite américain* se situe quelque part entre le bon et le très bon cru. L'ennui étant qu'avec l'intelligence de la réalisation de Clint Eastwood, ç'aurait pu, ç'aurait dû, être un grand cru. Mais voilà, pour toutes ses qualités, le film affiche une ambivalence agaçante par rapport à son sujet. La faute en incombe au scénario de Jason Hall (*Paranoïa*), qui joue sur deux tableaux. À la fois imposant et fragile, Bradley Cooper est formidable dans le rôle-titre, le seul qui soit étoffé, cela dit.

FRANÇOIS LÉVESQUE

The Imitation Game (Le jeu de l'imitation)

★★★★1/2

Pendant la Deuxième Guerre mondiale, Alan Turing est celui qui est venu à bout du code nazi Enigma, réputé indécryptable. Le conflit s'en est vu écourté de deux ans, estime-t-on, et plus de 14 millions de vies auraient été sauvées grâce à Turing et à sa «Machine», qui n'est rien de moins que l'ancêtre de l'ordinateur, un autre legs historique considérable. Pourquoi ne connaît-on pas davantage Alan Turing? Fort d'une réalisation intelligente, d'un scénario fertile en rebondissements et surtout d'une interprétation éblouissante de Benedict Cumberbatch, le film *Le jeu de l'imitation* répond à cette mystérieuse question.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Week-ends

★★★★

Deux couples, amis depuis toujours, ont décidé il y a longtemps d'acheter leur maison de campagne dans un même coin isolé de la Normandie. L'un des deux est en crise, et le départ du mari bouscule leur routine, les plongeant tous dans une douloureuse remise en question sur l'amour, l'amitié, et la fidélité à ceux qui restent... ou qui partent. Anne Villacèque (*Petite chérie, Riviera*) s'attarde sur le quotidien indolent de ces jeunes quinquagénaires (dominés par une Karin Viard excessive), leurs rituels, et surtout leur désarroi, qui croyaient que leur confort bourgeois les protégeait de tout. Ni tragédie domestique ni comédie conjugale, cette succession d'escapades sur plusieurs saisons illustre, avec délicatesse mais sans grandes prouesses, les subtils ravages du temps qui passe.

ANDRÉ LAVOIE

Tokyo fiancée

★★★★

Amélie Nothomb fut longtemps convaincue d'être Japonaise, et en a fait la matière de certains de ses romans, dont *Ni d'Eve ni d'Adam*. Lui aussi un amoureux du pays du Soleil levant, le cinéaste belge Stefan Liberski propose une charmante relecture de ce livre évoquant les retrouvailles de la romancière avec ce Japon qui l'a vue naître, encore et toujours tatoué sur son cœur. La délicate Pauline Étienne se confond souvent avec cette figure incontournable de la littérature française, parachutée dans un univers dont les codes échappent même à ceux et celles qui croient le connaître. Avec ses allures de bande dessinée, et quelques libertés prises par rapport au texte original, cette adaptation reconfortera d'abord et avant tout les amoureux de la romancière.

ANDRÉ LAVOIE

The Second Best Exotic Marigold Hotel (Bienvenue au Marigold Hotel 2)

★★★★

Installés dans un hôtel indien décati après avoir fui la grisaille londonienne, un groupe de retraités anglais a trouvé un nouvel élan dans la chaleur d'un pays romancé pour les besoins de la cause. Ce deuxième opus reprend deux ans plus tard, alors que chacun s'est refait une vie à son goût. Mais est-ce si simple? Évidemment pas. Un opus mineur mais plaisant, aussi ensoleillé et coloré que l'était le premier, et peuplé de surcroît de personnages qui regardent résolument en avant, jamais en arrière.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Terre des ours

★★★★

Alors que le printemps arrive à peine dans la péninsule volcanique du Kamtchatka, en Extrême-Orient russe, de jeunes ours affamés quittent la chaleur de leur tanière pour partir à la recherche de quelques herbes à se mettre sous la dent. Porté par la douce voix posée de Marion Cotillard, *Terre des ours* de Guillaume Vincent raconte peu mais offre des images d'une grande beauté sur un rythme contemplatif qui hypnotisera petits et grands.

MANON DUMAIS

Elephant Song (La chanson de l'éléphant)

★★★★

Serait-ce injuste d'avancer que, sans la prestation fiévreuse de Xavier Dolan en patient manipulateur et l'interprétation cérébrale de Bruce Greenwood en psychiatre vulnérable, il y aurait peu à dire sur cette adaptation clinique de la première pièce de Nicolas Billon par Charles Binamé? Oui, ce le serait certainement, mais malgré la tension palpable et l'atmosphère oppressante qui le portent, *Elephant Song* se termine sur une note décevante, laquelle fait apparaître l'intrigue faussement complexe.

MANON DUMAIS

Cinderella (Cendrillon)

★★★★1/2

On s'étonne de la fidélité avec laquelle Kenneth Branagh (*Henry V, Thor*) suit l'esprit et la lettre du dessin animé de 1950. On a parfois l'impression d'une reprise scène par scène en mode réel plutôt qu'animé. Coloré, rythmé et sophistiqué sur le plan pictural, *Cendrillon* se cantonne résolument dans une approche classique, refusant, pour l'essentiel, de tendre à quelque résonance contemporaine (contrairement à *Maléfique* et consorts). Il en résulte une proposition fort jolie, fort distrayante, mais également fort consensuelle. Or, tant qu'à (re)faire...

FRANÇOIS LÉVESQUE

Autrui

★★★★1/2

Ce drame urbain de Micheline Lanctôt réunissant un sans-abri (Robin Aubert) et la jeune femme solitaire qui le recueille (Brigitte Pogonat) repose sur un projet intéressant. Toutefois, le trop grand décalage entre les registres des interprètes — il en fait trop et elle, trop peu — de même qu'un manque de clés pour mieux ancrer leurs personnages nuisent à un tandem qui ne prend guère vie. La mise en scène aurait gagné à plus de mordant. Et ce dixième long métrage d'une de nos grandes cinéastes peine à convaincre.

ODILE TREMBLAY

Unfinished Business (Affaires non classées)

★★★★

Ken Scott tente de se faire une place au soleil, celui d'Hollywood. Après *Delivery Man*, son copier-coller anglo de *Starbuck*, il renoue avec Vince Vaughn, et on se demande bien pourquoi devant cette comédie sur la masculinité inquiète, celle de trois abrutis en voyage d'affaires. Heureusement pour nous, ils s'épouvantent à Berlin, la ville parfaite à ce chapitre, mais au-delà de la carte postale, le charme n'opère jamais. Enfilade de blagues insipides, moralisme à cinq sous sur l'intimidation à l'école, misogynie rampante, le tout sans une once d'originalité, Ken Scott devrait rentrer dans ses terres et redevenir un scénariste aguerri comme celui de *La grande séduction*.

ANDRÉ LAVOIE

Fifty Shades of Grey (Cinquante nuances de Grey)

★★★★

Du calamiteux *best-seller* d'E. L. James, arlequinade à la sauce sado-maso, l'Américaine Sam Taylor-Johnson a tiré une romance épique bien sage. Si Jamie Dornan en prince charmant moderne et magnat des nouvelles technologies, amateur de sexe sado-maso, apparaît dénué de charme et de *sex-appeal*, la jeune Dakota Johnson, en étudiante qui découvre le sexe dans ses bras, se révèle plus vivante et charmante. La mise en scène de *Fifty Shades of Grey* est mièvre mais efficace, les décors sont hyper kitsch, mais une tension érotique s'installe, à défaut de chimie dans le couple. C'est mince, assez inoffensif pour plaire au grand nombre en donnant l'impression de choquer.

ODILE TREMBLAY